

Daniel Pennac

La petite
marchande
de prose

VesalBookshop.com

Gallimard

VesalBookshop.com

Pour Didier Lamaison.

*A la mémoire de
John Kennedy Toole,
mort de n'avoir pas été lu,
et de Vassili Grossman,
mort de l'avoir été.*

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

*« Je est un autre,
mais ce n'est pas de moi. »*

Christian Mounier

VesalBookshop.com

Remerciements de l'auteur

Ils vont à Paul Germain, Béatrice Bouvier
et Richard Villet,
qui l'ont respectivement guidé
dans les forêts de l'imprimerie,
la partition du pinyin chinois
et les souterrains de la chirurgie.

VesalBookshop.com

I

LE TABLIER DU BOUC

– *Vous avez un vice rare, Malaussène :
vous compatissez.*

VesalBookshop.com

C'est d'abord une phrase qui m'a traversé la tête : « *La mort est un processus rectiligne.* » Le genre de déclaration à l'emporte-pièce qu'on s'attend plutôt à trouver en anglais : « *Death is a straight on process* »... quelque chose comme ça.

J'étais en train de me demander où j'avais lu ça quand le géant a fait irruption dans mon bureau. La porte n'avait pas encore claqué derrière lui qu'il était déjà penché sur moi :

– C'est vous, Malaussène ?

Un squelette immense avec une forme approximative autour. Des os comme des massues et le taillis des cheveux planté au ras du pif.

– Benjamin Malaussène, c'est vous ?

Courbé comme un arc par-dessus ma table de travail, il me maintenait prisonnier dans mon fauteuil, ses mains énormes étranglant les accoudoirs. La préhistoire en personne. J'étais plaqué à mon dossier, ma tête s'enlisait dans mes épaules et j'étais incapable de dire si j'étais moi. Je me demandais seulement où j'avais lu cette phrase : « *La mort est un processus rectiligne* », si c'était de l'anglais, du français, une traduction...

C'est alors qu'il a décidé de nous mettre à niveau : d'un coup de reins, il nous a arrachés au sol, mon fauteuil et moi, pour nous poser en face de lui, sur le bureau. Même dans cette position, il continuait à dominer la situation d'une bonne tête. A travers le roncier de ses sourcils, son œil de sanglier fouillait ma conscience comme s'il y avait perdu ses clefs.

– Ça vous amuse de torturer les gens ?

Il avait une voix bizarrement enfantine, avec un accent de douleur qui se voulait terrorisant.

– C'est ça ?

Et moi, là-haut, sur mon trône, incapable de penser à autre chose qu'à cette foutue phrase. Pas même belle. Du toc. Un Français qui veut faire l'Amerloque, peut-être. Où est-ce que j'ai lu ça ?

– Vous n'avez jamais peur qu'on vienne vous casser la gueule ?

Ses bras s'étaient mis à trembler. Ils communiquaient aux accoudoirs de mon fauteuil une vibration profonde de tout son corps, façon roulement de tambour avant-coureur des tremblements de terre.

C'est la sonnerie du téléphone qui a déclenché le cataclysme. Le téléphone a sonné. Les jolies modulations liquides des téléphones d'aujourd'hui, les téléphones-mémoire, les téléphones-programmes, les distingués téléphones, directoriaux pour tous...

Le téléphone a explosé sous le poing du géant.

– Ta gueule, toi !

J'eus la vision de ma patronne, la reine Zabo, là-haut, à l'autre bout du fil, plantée jusqu'à la taille dans la moquette par ce coup de massue.

Sur quoi, le géant s'est emparé de ma belle lampe semi-directoriale et en a pété le bois exotique sur son genou avant de demander :

– Qu'un type se pointe et réduise tout en miettes dans votre bureau, ça ne vous est jamais venu à l'idée ?

C'était le genre de furieux chez qui le geste précède toujours la parole. Avant que j'aie pu répondre, le pied de la

lampe, retrouvant sa fonction originelle de massue tropicale, s'était abattu sur l'ordinateur dont l'écran s'éparpilla en éclats pâles. Un trou dans la mémoire du monde. Comme ça ne suffisait pas, mon géant a martelé la console jusqu'à ce que l'air soit saturé de symboles rendus à l'anarchie première des choses.

Nom de Dieu, si je le laissais faire, on allait bel et bien retomber en préhistoire.

Il ne s'occupait plus de moi, à présent. Il avait renversé le bureau de Mâcon, la secrétaire, envoyé d'un coup de pied un tiroir bourré de trombones, de tampons et de vernis à ongles s'écraser entre les deux fenêtres. Puis, armé du cendrier à pied que sa demi-sphère plombée faisait gracieusement osciller depuis les années cinquante, il attaqua méthodiquement la bibliothèque d'en face. Il s'en prenait aux livres. Le pied de plomb faisait des ravages épouvantables. Ce type avait l'instinct des armes primitives. A chaque coup qu'il portait, il poussait un gémissement de gosse, un de ces cris d'impuissance qui doivent composer la musique ordinaire des crimes passionnels : j'écrase ma femme contre le mur en pleurnichant comme un marmot.

Les livres s'envolaient et tombaient morts.

Il n'y avait pas trente-six façons d'arrêter le massacre.

Je me suis levé. J'ai saisi à pleines mains le plateau de café que Mâcon m'avait apporté pour amadouer mes précédents râleurs (une équipe de six imprimeurs que ma sainte patronne avait réduits au chômage parce qu'ils avaient livré six jours trop tard) et j'ai balancé le tout dans la bibliothèque vitrée où la reine Zabo expose ses plus belles reliures. Les tasses vides, la cafetière à demi pleine, le plateau d'argent et les éclats de

vitres firent suffisamment de potin pour que l'autre s'immobilise, le cendrier dressé au-dessus de sa tête, et se retourne vers moi.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Je fais comme vous, je communique.

Et je lançai par-dessus sa tête le presse-papiers de cristal que m'avait offert Clara pour mon dernier anniversaire. Le presse-papiers, une tête de chien qui ressemblait vaguement à Julius (pardon Clara, pardon Julius), fit éclater le visage de ce vieux Talleyrand-Périgord, fondateur occulte des Editions du Talion en un temps où, comme aujourd'hui, tout le monde avait besoin de papier pour régler ses comptes avec tout le monde.

– Vous avez raison, dis-je, quand on ne peut pas changer le monde, il faut changer le décor.

Il laissa tomber le cendrier à ses pieds. Et ce qui devait arriver arriva enfin : il éclata en sanglots.

Les sanglots le disloquèrent. Il ressemblait maintenant à une de ces marionnettes de bois qui se déginguent quand on appuie sur leur socle.

– Venez par ici.

Je m'étais de nouveau assis dans mon fauteuil, le fauteuil toujours posé sur le bureau. Il s'approcha de moi en titubant. Entre les câbles de son cou, la pomme d'Adam faisait des voyages incroyables pour expulser la douleur. Je connaissais bien ce chagrin-là. Ce n'était pas la première fois.

– Venez plus près.

Il fit encore deux ou trois pas qui le portèrent à mon niveau. Son visage ruisselait. Même ses cheveux étaient trempés de larmes.

– Excusez-moi, dit-il.

Il s'essuyait avec ses poings fermés. Il avait les phalanges poilues.

J'ai posé ma main sur sa nuque et j'ai attiré sa tête contre mon épaule. Une demi-seconde de résistance, puis le tout s'est abandonné.

D'une main, je lui maintenais la tête dans le creux de mon épaule, de l'autre je lui caressais les cheveux. Ma mère faisait très bien cela, il n'y avait aucune raison pour que je ne sache pas le faire.

La porte s'est ouverte sur la secrétaire Mâcon et sur mon ami Loussa de Casamance, un Sénégalais d'un mètre soixante-huit, qui a des yeux de cocker et les jambes de Fred Astaire et qui est, de loin, le meilleur spécialiste en littérature chinoise de toute la capitale. Ils virent ce qu'il y avait à voir : un directeur littéraire assis sur son bureau et consolant un géant debout dans un champ de ruines. Le regard de Mâcon évaluait les dégâts avec horreur, celui de Loussa me demandait si j'avais besoin d'aide. D'un revers de main je leur fis signe de se tirer. La porte se referma dans un souffle.

Le géant sanglotait toujours. Ses larmes glissaient le long de mon cou, j'étais trempé jusqu'à la taille. Qu'il chiale tout son saoul, je n'étais pas pressé. La patience du consolateur tient à ce qu'il a ses propres embêtements. Pleure, mon pote, nous sommes tous dans la merde jusqu'aux yeux, c'est pas ce qui fera monter le niveau.

Et pendant qu'il se vidait dans le col de ma chemise, j'ai pensé aux fiançailles de Clara, ma sœur préférée. « Ne sois pas triste, Benjamin, Clarence est un ange. » Clarence... comment peut-on s'appeler Clarence ? « Un ange de soixante ans, ma

chérie, il a trois fois ton âge. » Le rire velours de ma petite frangine : « Je viens de faire une double découverte, Benjamin, les anges ont un sexe, et ils n'ont pas d'âge. – Tout de même, ma Clarinette, tout de même, un ange directeur de prison... – Mais qui a fait de sa prison un paradis, Benjamin, ne l'oublie pas ! »

Les amoureuses ont réponse à tout et les frères aînés restent seuls avec leurs soucis : ma sœur préférée va se marier demain avec un maton chef. Voilà. Pas mal, non ? Si on ajoute à ça que ma mère s'est tirée il y a quelques mois avec un flic, amoureuse au point de n'avoir pas donné un seul coup de téléphone depuis, on obtient un assez joli portrait de la famille Malaussène. Sans parler des autres frères et sœurs : Thérèse qui lit dans les astres, Jérémy qui a foutu le feu à son collègue, le Petit aux lunettes roses, dont le moindre cauchemar devient réalité, et Verdun, la toute dernière, hurlante dès la première seconde comme la bataille du même nom...

Et toi, le géant qui pleure, quel genre de famille as-tu, toi ? Pas de famille, peut-être, et tu as tout misé sur la plume, c'est ça ? Il se calmait un peu. J'en ai profité pour poser la question dont je connaissais la réponse :

- On vous a refusé un manuscrit, n'est-ce pas ?
- Pour la sixième fois.
- Le même ?

De nouveau oui de la tête, qu'il décolle enfin de mon épaule. Puis, un hochement très lent :

- Je l'ai tellement retravaillé, si vous saviez, je le connais par cœur.
- Comment vous appelez-vous ?

Il m'a donné son nom, et j'ai aussitôt revu la tête hilare de la reine Zabo commentant le manuscrit en question : « Un type qui écrit des phrases du genre “*Pitié ! hoqueta-t-il à reculons*”, ou qui croit faire de l'humour en appelant Farfouillettes les Galeries Lafayette, et qui remet ça six fois de suite, imperturbable, pendant six ans, de quel genre de maladie prénatale souffre-t-il, Malaussène, vous pouvez me le dire ? » Elle avait secoué l'énorme tête que la vie avait plantée sur son corps d'anorexique, et elle avait répété, comme s'il s'était agi d'une injure personnelle : « “*Pitié ! hoqueta-t-il à reculons*”... Et pourquoi pas : “*Bonjour, entra-t-il*” ou “*Salut, sortit-il de la pièce*” ? », et, pendant dix bonnes minutes, elle s'était livrée à une variation éblouissante, parce que le talent, ce n'est pas ce qui lui manque, à elle...

Total, on avait renvoyé le manuscrit sans le lire, j'avais signé le refus de mon nom, et le gars avait failli mourir de chagrin dans mes bras après avoir transformé mon bureau en terrain vague.

– Vous ne l'avez même pas lu, n'est-ce pas ? J'avais mis les pages 36, 123 et 247 à l'envers, elles y sont toujours.

Classique... Dire que nous autres, les éditeurs, si futés que nous soyons, nous nous laissons encore prendre à ça ! Que répondre, Benjamin ? Que répondre à ce mec ? Qu'il s'acharne sur un monument d'infantilisme ringard ? Et depuis quand crois-tu à la *maturité*, Benjamin ? Je ne crois en rien, bordel, je sais seulement que la machine à écrire est fatale aux enfantillages, que le papier blanc est le suaire de la connerie, et qu'il n'est pas né celui qui vendra cette camelote à la reine Zabo. C'est le scanner du manuscrit, cette femme-là, il n'y a qu'une chose au monde qui la fasse vraiment chialer : le

martyre du subjonctif imparfait. Et alors, qu'est-ce que tu vas lui proposer à l'autre géant, là, qu'il se mette à l'aquarelle ? Bonne idée, pour qu'il foute le reste de l'immeuble en l'air... Il a cinquante balais bien serrés, et ça fait trente ans au moins qu'il se donne tout entier à la littérature, ces gars-là sont capables de tout quand on essaie de cisailer leur plume !

J'ai donc pris la seule décision possible. Je lui ai dit :

– Venez avec moi.

Et j'ai sauté direct de mon fauteuil sur le sol. J'ai farfouillé dans le bureau éventré de Mâcon, où j'ai trouvé le trousseau de clefs que je cherchais. J'ai traversé le bureau en diagonale. Il me suivait comme dans le désert. Le désert après friction israélo-syrienne. Je me suis agenouillé devant un classeur métallique qui a baissé le rideau au premier tour de clef. Il était bourré de manuscrits jusqu'à la gueule. J'ai pris le premier qui m'est tombé sous la main et je lui ai dit :

– Prenez ça.

C'était intitulé *Sans savoir où j'allais* et c'était signé Benjamin Malaussène.

– C'est de vous ? me demanda-t-il quand j'eus refermé le classeur.

– Oui, tous les autres aussi.

Je suis allé replacer le trousseau de clefs dans les ruines de Mâcon, exactement où je l'avais trouvé. Il ne me suivait plus.

Il regardait le manuscrit d'un air perplexe.

– Je ne comprends pas.

– C'est pourtant simple, dis-je, on m'a refusé tous ces romans beaucoup plus souvent que le vôtre. Je vous donne celui-ci parce que c'est mon dernier-né. Peut-être pourrez-vous me dire ce qui cloche là-dedans. Moi, j'adore.